

## LES NOUVELLES DÉCOUVERTES DE KARNAK



MESDAMES ET MESSIEURS,

Il y a un mois de cela, à cette même tribune, Monsieur Maspero vous exposait, avec la science magistrale que, petits ou grands, nous lui reconnaissons tous, les résultats que les fouilles de Saqqarah venaient de donner.

Depuis trois ans que les travaux ont été repris autour de la pyramide d'Ounas, il ne s'est pas, pour ainsi dire, écoulé de mois sans que quelque découverte ne vint récompenser le Service des Antiquités de ses efforts.

Voici deux ans, on mettait à jour les tombeaux de Padouenisit, de Psametik, de Samneser et les merveilleux bijoux de Zanéhibou.

L'an passé, c'était la tombe de Padoueneit. Cette année, enfin, une découverte inattendue vient nous ouvrir des horizons plus vastes encore que par le passé.

Quand M. de Rougé écrivait ses « Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon » on croyait avoir atteint les confins les plus extrêmes de l'histoire de l'humanité quand on lisait les noms des Chéops, des Khéphren et des Mycérimus sur les monuments qui subsistent encore à Ghizeh et à Saqqarah.

Et voici que, tout à coup, ces rois nous paraissent presque modernes. Nous constatons que, bien avant eux, des monuments avaient été bâtis là par leurs prédécesseurs et, comme le disait naguères M. Maspero, il n'y a plus de raison pour que, en fouillant méthodiquement, nous n'arrivions à remonter de plus en plus le cours des âges.

C'est une nouvelle envoyée vers l'infini, vers les premiers balbutiements de l'humanité, vers les époques encore inconnues que, depuis quelques années, les découvertes d'Hierakonpolis, de Naggadeh et d'Abydos nous promettaient de connaître un jour. L'histoire, disait Michelet, est une résurrection ; et cela est si vrai que voici aujourd'hui, les anciens chefs qui commandèrent l'Égypte aux temps presque fabuleux qui sortent de sous les Pyramides.

Dans cette terre des merveilles d'où l'on exhuma les momies des Thotmès, des Aménophis, des Ramsès et des Sési, on devrait être habitués aux plus fortes surprises. Cependant, il n'en est rien, et c'est pour ceux qui s'occupent de l'histoire de l'humanité, une joie toujours vive et pure quand une fouille bien conduite, comme celle de Saqqarah, vient nous fournir de nouveaux documents et tourner devant nous une page de l'histoire que nous ignorions encore.

Les deux grands champs de recherches où notre Musée s'applique plus que partout ailleurs sont ceux de Memphis et de Thèbes. Ils ont tant fourni jusqu'aujourd'hui qu'il semblerait que le riche sillon exploité depuis tant d'années doive s'épuiser. Il n'en est rien, cependant : vous l'avez vu naguères.

A Thèbes, la Vallée des Rois, Gournah, Deir el-Bahari, le Ramesseum, Deir el Médineh, Médinet Habou, les tombeaux qui criblent la montagne ont fourni et fourniront encore des merveilles.

Sur la rive droite, Louqsor et Karnak sortent peu à peu de terre et chaque année quelque monument inattendu vient fournir de nouveaux matériaux avec lesquels nous pourrions quelque jour reconstituer l'histoire complète de la Thèbes aux cent portes que chantait le divin Homère et que les anciens considéraient comme une des plus célèbres capitales du monde.

A Karnak, où depuis sept ans, le Service des Antiquités a entrepris des travaux permanents, la question des fouilles a toujours dû être subordonnée à des devoirs plus impérieux.

Le grand temple d'Amon, depuis de longues années, touche à la ruine complète; et si l'on a oublié la catastrophe de 1865 et celles qui l'ont précédée, on se souvient encore de celle d'octobre 1899.

Il semble, comme a dit M. Maspero, que les monuments égyptiens arrivent actuellement à leur extrême limite de durée. Abydos menace, Dendérah est inquiétant, Gournah est toujours dangereux, Médinet Habou est atteint par les infiltrations, Edfou demande des soins urgents, Abou Simbel semble menacé d'une ruine prochaine.

Il fut un temps où les dieux s'en allaient : leurs temples, aujourd'hui, semblent proches d'une ruine définitive.

Chaque année, le Service des Antiquités voit s'accroître ses charges, augmenter ses responsabilités sans cependant se laisser déconcerter par elles. Nous pouvons et devons toujours espérer vaincre les difficultés qui s'accumulent devant nous. Ceci est œuvre de volonté et d'abnégation à laquelle nul d'entre nous ne saurait faillir.

À Karnak, depuis 1899, le plus fort de notre action a été réservé à la reconstitution de la Salle Hypostyle. Deux campagnes ont suffi pour enlever les segments de colonnes et les architraves écroulés naguère.

Cette année de nouvelles fondations ont été refaites et si rien ne vient ralentir nos efforts, nous pouvons prévoir que dans trois ans, nous aurons terminé la réédification, non seulement des colonnes écroulées en 1899, mais encore de celles tombées bien auparavant en présentant les mêmes phénomènes de rotation sur l'axe et de chute vers l'ouest que l'on a constatés lors de la dernière catastrophe.

La besogne de cette année ne pouvant être entreprise avant la retraite des infiltrations, M. Maspero songea que nous pourrions utilement occuper notre temps en faisant des fouilles, des recherches méthodiques dans cet espace situé entre le grand temple d'Amon et celui de Maout. Là, s'échelonnent quatre grands pylônes semblant jalonner une route triomphale, là, d'après les inscriptions, nous devons rencontrer des monuments de la XII<sup>e</sup> dynastie.

Des colosses sortent de terre, cherchant en vain à se dégager des décombres qui les écrasent, des fragments de textes promettent une riche moisson à l'épigraphiste et à l'archéologue.

C'est une sorte de terre promise où, depuis de longues années, nous désirions entrer.

Déjà, l'an passé, des recherches entreprises fortuitement au sud du huitième pylône nous avaient donné des résultats assez importants pour que nous puissions espérer une riche moisson quand nous entreprendrions des recherches assidues.

Les instructions que M. Maspero m'avait données, tant verbalement que par écrit, me laissaient le choix pour attaquer la région inconnue au point que je jugerais le plus propice. Après avoir mûrement réfléchi, examiné le terrain, je me décidai pour l'espace situé entre l'angle sud-est de la salle hypostyle et le septième pylône.

Une voie de décharge, aménagée depuis quelques années, était toute proche et nous pouvions facilement y établir notre Decauville.

Nous avions, au nord, à recueillir, classer et préparer pour la remise en place, les blocs écroulés qui composaient jadis le tableau illustrant le Poème de Pentaour ; à l'ouest, à dégager le grand texte historique de Merenptah, au sud les célèbres listes géographiques, mises à jour par Mariette Pacha et révisées ensuite par MM. Maspero et Golenischeff ; à l'est, la besogne paraissait moins intéressante et des bas-reliefs purement religieux émergent de terre.

La superficie du terrain entouré par la salle hypostyle, le septième pylône et les deux murs est et ouest, est de 2300 mètres carrés. En six mois et demi, nous n'en avons fouillé que 861, laissant le reste pour une campagne suivante.

Cette besogne nous a amplement suffi.

Au premier examen, le terrain, en septembre dernier, avait mauvaise mine. Les décombres étaient amoncelés vers le centre de l'allée triomphale, car jusqu'à présent, les listes géographiques de Thotmès III, l'inscription de Merenptah et la base du Poème de Pentaour avaient été dégagées sans déblai définitif et les terres rejetées tout proche.

Au nord, émergeaient les blocs du tableau du Poème ; au sud, je trouvais, sur le sol, un fragment de texte hiéroglyphique qui me fit augurer la découverte d'une stèle ou d'un texte historique de grandes dimensions.

Notre chemin de fer étant installé au beau milieu de l'espace à déblayer, nous commençâmes, tant au sud qu'au nord, l'attaque des décombres amoncelés. C'était le 25 septembre.

Quelques jours nous suffirent pour atteindre le sol d'époque copte et nous mettre en contact avec les monuments pressentis.

Nous trouvons, tout d'abord, au sud, des lions coptes plus grotesques qu'artistiques, puis des croisées cruciales, d'inévitables poteries, puis un cercle de marbre taillé à même une inscription grecque qui remonte environ au siècle d'Antonin. C'était une liste de personnages inscrits pour les jeux du gymnase.

Enfin, dans l'axe de l'allée apparurent les arasements d'une construction qui, après nous avoir fait espérer beaucoup mieux, se trouvèrent n'être que les fondations d'une chapelle copte d'où provenaient les fragments déjà trouvés.

Je m'en consolai en constatant qu'une sorte de dallage fait de minces dalles rongées par l'humidité régnait à ce niveau. Nous pouvions donc espérer, en fouillant plus bas, rencontrer des monuments ayant échappé aux déprédations et recherches postérieures à l'époque chrétienne.

Cinq mètres nous séparaient encore du sol pharaonique du temps de Thoutmosis III. C'était une aubaine bonne entre toutes dont nous allions profiter.

Les résultats ne se firent pas attendre longtemps. Le 10 octobre, la fouille, le long de la liste ouest des peuples vaincus nous révélait les premiers morceaux de statues colossales que Mariette, puis M. Maspero avaient aperçues, mais n'avaient pu dégager.

Les infiltrations étaient hautes par capillarité et les fragments nageaient en pleine boue. Patientant chaque jour, enlevant le remblai par couches horizontales, nous descendîmes peu à peu et enfin, le 31 octobre, je pouvais adresser à M. Maspero un premier Rapport sur les résultats déjà obtenus.

Rarement une fouille avait produit aussi rapidement, en trente cinq jours à peine, autant de documents historiques et de statues remarquables.

L'intérieur de la porte de granit rose du VII<sup>e</sup> pylône, dégagé, avait donné un texte vertical malheureusement incomplet qui, jadis, ne mesurait pas moins de onze mètres de hauteur et comptait vingt deux lignes. C'était un résumé des premières campagnes de Thoutmosis III, nous fournissant plusieurs détails nouveaux sur cette période. Nous y rencontrions aussi la filiation de Thoutmosis III par Thoutmosis II annoncée par MM. Maspero et Naville et combattue depuis plusieurs années par quelques savants de haute valeur.

Devant le pylône nous pouvions rétablir, à l'ouest, deux colosses de Thoutmosis III, une grande statue d'un Pharaon du Moyen Empire dont le nom a disparu, une autre de Sebekhotep, deux autres, très belles d'Amenothès II, enfin la moitié d'une stèle d'Harnhabî.

À l'est, nous retrouvions encore deux autres colosses de Thoutmosis III, puis un Ousirtasen peu connu de la XIII<sup>e</sup> dynastie, *Ousirtasen Snosir-ab-â*, les fragments d'un Sebekhnouf de la même époque, puis d'autres fragments de moindre valeur et enfin l'admirable statue d'Amenothès fils de Hapouî, architecte d'Amenothès III, qui, sans doute, mit toutes ces figures de granit en bonne place et présida aux derniers travaux de cette partie de Karnak.

Ainsi que vous le disoit naguères M. Maspero, certains pharaons recevaient dans les temples un culte particulier. Les statues qui venaient de revoir le jour n'étaient autres que les représentations de quelques-uns des rois que Thoutmosis III vénérât comme ancêtres dans la chapelle de famille attenante à son palais.

Au premier abord, on pouvoit se demander si les statues des Pharaons de la XIII<sup>e</sup> dynastie étaient bien contemporaines des rois qu'elles représentaient, ou bien si elles n'avaient pas été fabriquées après coup pour rattacher la XVIII<sup>e</sup> à la XIII<sup>e</sup> dynastie d'une façon quelconque.

L'examen des monuments détruit cette dernière hypothèse. Nous nous trouvons bel et bien en présence de statues authentiques provenant sans doute d'un édifice aujourd'hui disparu.

Étudiez la facture de ces images, la façon dont sont traités les

muscles du corps, la rudesse des traits et la brutalité du rendu, les moindres détails du costume et mêmes ces sacs d'étoffe où les rois d'Égypte renfermaient leur barbe, et comparez avec la technique raffinée de Thoutmosis III et d'Amenothès II. La statue de ce dernier est un chef d'œuvre de science anatomique savante et discrète et d'idéalisation du pharaon divinisé. Le ciseau fouille le granit sans fatigue, s'amusant à rendre les détails les plus minimes sans cependant que l'œuvre perde de sa grandeur, jouant avec les difficultés et colorant la statue au moyen d'alternatives de poli et de grenu que nous ne trouvons pas chez celles de Sebekhotpou et d'Ousirtasen IV. Là, tout est rude, les muscles saillent gauchement, rudement, et le souci de la ressemblance absolue est tel que Sebekhotpou avec sa figure longue d'où débordent ses vastes oreilles, ses petits yeux, sa bouche chagrine, Ousirtasen IV avec son nez camard, ses gros yeux, sa grande bouche et sa couronne passée de mode, tel un vieux chapeau..... la ressemblance est telle, dis-je, que ces gens-là semblent vivre et il nous paraît qu'ils n'ont jamais pu être autrement que nous les voyons aujourd'hui.

Voici déjà plusieurs fois que je prononce le nom d'Ousirtasen IV. Ce n'est ni par erreur, ni ignorance.

Nous connaissions l'an passé, trois pharaons ayant porté le nom d'Ousirtasen pendant la XII<sup>e</sup> dynastie. Les fouilles de cette année nous ont révélé un *Ousirtasen Soutjesou-si* que M. Maspero n'a pas hésité à identifier avec le roi de la XIII<sup>e</sup> dynastie *Soufjre...ri*, mentionné incomplètement tant dans la chambre des Ancêtres de Thoutmosis III que dans le papyrus royal de Turin.

Peu à peu, lentement, mais sûrement, les fouilles viennent ajouter quelques lignes au grand livre du passé, confirmer ou infirmer les théories modernes et, ce qui est mieux encore, s'harmoniser avec les documents déjà connus.

Ousirtasen IV ne nous était connu jusqu'à présent que par un fragment de son prénom.

Nous possédons aujourd'hui son protocole presque complet.



Ce roi est identifié, daté, et ses traits seront bientôt devenus classiques.

Une autre statue, celle d'Amenothès, fils de Hapouï, me semble plus remarquable encore que celles que nous venons d'étudier.

C'est, ainsi que M. Maspero l'a déjà écrit, un des chefs-d'œuvre de l'art égyptien.

Amenothès, fils d'Hapouï, natif d'Athribis, joua sous Amenothès III un rôle considérable et atteignit la vieillesse la plus avancée chargé de gloire et d'honneurs. On lui attribue l'érection des deux colosses de Memnon dans la plaine de Thèbes et des talents de magicien dont la renommée est parvenue jusqu'à nous. Le roi lui avait accordé la faveur de laisser ses images à Karnak et déjà trois d'entre elle y ont été retrouvées, l'une accroupie au pied de l'obélisque de Thoutmosis I, l'autre, debout, regardant le temple et tournée vers l'est, la troisième enfin, se trouvait au pied des statues que nous avons mises à jour au septième pylône.

Amenothès avait 80 ans quand il fit tailler cette image dans le granit gris. A cette époque, si nous en jugeons par les statues royales, il était rare que l'artiste s'ingénîât à rendre son client avec toutes les particularités plus ou moins avantageuses dont l'avait doué dame Nature. Ceci était bon sous l'ancien empire.

A cette époque, il semblait plus convenable que le double du personnage habitât dans une forme aussi parfaite que possible.

C'était, d'ailleurs, l'opinion des Grecs quelques siècles plus tard, quand ils prétendaient que les dieux ne pouvaient s'incarner que dans les plus belles formes terrestres.

Aussi en Égypte, l'homme nous paraît toujours jeune et vigoureux, la femme, malgré les ans et sa nombreuse progéniture, se dresse devant nous délicate et mince, avec des seins de vierge. La vieillesse et la mort étaient déjà si laides choses à cette époque qu'il répugnait à l'artiste de les constater et à son client de les avouer à la postérité.

Amenothès, lui, ne s'embarrassa pas de ces idées nouvelles et voulut qu'on le connut tel qu'il était, avec ses yeux un peu saillants, sa bouche aplatie, ses larges lèvres bonnes et souriantes, ses grandes rides, sa mâchoire anguleuse, ses vastes oreilles de vieillard collées contre son crâne, ses seins un peu gras et son ventre bedonnant.

Tel qu'il était ainsi, notre homme se trouvait fort bien. La fortune lui avait largement souri, sa santé était si bonne que, à quatre-vingts ans, il pensait atteindre sa cent-vingtième année. Il était premier ministre, chef des recrues, gouverneur de la princesse Sit-Amou. Que pouvait-il souhaiter mieux que de vivre encore ? Et, en attendant que la mort vint le toucher de son aile, il s'est assis, les mains posées à

plat sur ses genoux, coiffé de sa fine perruque ondulée, le bas du corps ceint d'une riche étoffe et, posant ainsi au naturel devant la postérité, dans une langue toute pleine d'archaïsmes, il nous a conté son histoire, sa haute fortune, ne se ménageant pas les éloges, sûr qu'il était de lui-même et de son avenir.

Et cependant, Amenothès, malgré l'avantageuse opinion qu'il avait de lui-même, était loin de s'imaginer à quel degré arriverait sa renommée dans les siècles futurs.

Les grimoires qu'il avait composés devinrent des textes magiques de haute efficacité qu'on gravait encore dans les temples sous Tibère, ses statues rendaient des oracles et si vous allez au temple de Deir el Bahari ou à celui de Ptah thébain, vous pourrez contempler l'image de notre Amenothès admis au rang des dieux et associé à leur compagnie. Au bon vieux temps jadis, on béatifiait des ministres <sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Tels étaient déjà les résultats acquis devant le septième pylône à la fin d'octobre 1901.

Au mur de l'est, nous trouvions de nouveaux fragments de la grande inscription de Merneptah et, plus tard, tout à côté, nous devions rencontrer des morceaux très importants d'une grande stèle de Ramsès IV. Le document est demeuré incomplet jusqu'aujourd'hui, la terre nous en cachant une grande partie. Nous espérons le compléter dans la prochaine campagne. Ce sera alors un des documents les plus curieux de Karnak. Au mur nord, au pied du Poème de Pentaour, les recherches continuaient aussi. Les blocs qui composaient le tableau du Poème furent numérotés, enlevés un à un et transportés dans un magasin spécial.

Le mur ouest ne nous fournissait que deux sphinx acéphales portant le cartouche d'Amenothès II.

Vers la fin de décembre, nous avions déblayé à peu près toute l'aire circonscrite par les quatre murs, sauf la surface occupée par la voie ferrée.

Partout nous avons atteint la base des murs et le niveau du sol à l'époque de Thoutmosis III. Notre tâche semblait accomplie et satis-

<sup>1</sup> L. G. MASPERO, *Comment un ministre devient dieu en Égypte* « Journal des Débats », 1<sup>er</sup> janvier 1902.



faits de la riche moisson faite, nous pensions attaquer bientôt l'espace enfermé par le septième et le huitième pylône.

\*  
\* \*

Toutefois, un point nous semblait douteux et nous retenait encore.

Les deux sphinx d'Amenothès II dont j'ai mentionné plus haut la découverte au mur ouest avaient été posés à plat sur le sol même qui, autour d'eux, était couvert d'une sorte de dallage réduit aujourd'hui en grès décomposé. Il semblait donc que là encore nous fussions arrivé au bout de nos recherches. Mais, tout à côté d'eux, au nord, se dressait un bloc de pierre calcaire informe. Les faces en avaient été rongées et je cherchais en vain à y reconnaître quelque morceau de stèle.

En regardant sur sa face sud, je finis par distinguer les jambes d'un personnage et imaginer que nous nous trouvions en présence d'un pilier carré orné de bas-reliefs sur ses quatre côtés. Or, dans ce genre de monuments, les bas-reliefs ne sont jamais à fleur de sol, mais bien, établis au-dessus d'un soubassement d'environ un mètre de hauteur.

Donc, pour connaître ce pilier en entier, pour voir sa base, nous devons descendre plus bas que le niveau des sphinx d'Amenothès II.

La fouille commença et atteignit 1 mètre 50 de profondeur ayant que nous n'eussions trouvé la base du pilier carré qui semble être demeuré en place.

Ceci nous suffit pour en déduire que nous nous trouvions en présence d'un monument antérieur à Amenothès II. La fouille fut agrandie et des tranchées poussées au nord et à l'est pour retrouver de nouveaux piliers. Nous ne tardâmes pas à en rencontrer de nombreux fragments d'une belle gravure où se trouvaient intacts le nom d'Amon et celui d'Ousirtasen I, de la XII<sup>e</sup> dynastie.

La découverte d'un monument inconnu d'Ousirtasen était trop importante et aussi trop attendue pour que des recherches ne fussent aussitôt poussées avec activité.

Nous savions, depuis les travaux de Wilkinson, de De Rougé et de Mariette, qu'un monument, au moins, d'Ousirtasen I devait se trouver à Karnak.

Si ce monument existait à l'endroit où nous fouillions, nous devons, d'après l'expérience qui venait d'être faite, le chercher *plus bas* que le sol de la XVII<sup>e</sup> dynastie, à 1 mètre 50 au moins au dessous.

Ceci était l'indice nouveau, l'outil forgé en quelques heures dont nous allions nous servir.

\*  
\* \*

Les résultats ne se firent pas attendre et le 10 janvier 1902, au pied des statues du septième pylône, nous mettions à jour un grand pilier de calcaire blanc, daté lui aussi d'Ousirtasen I.

On le trouva enfoui à plus de 2 mètres au-dessous du sol, couvert d'un grand dallage à cet endroit.

Long de 4<sup>m</sup>, 34, large de 95 centimètres, il était décoré de bas-reliefs merveilleusement conservés, rehaussés encore, après des milliers d'années d'enfouissement dans la boue salpêtrée, de vives couleurs aux tons éclatants. Malheureusement le soleil et l'air firent leur œuvre, la coloration se ternit peu à peu, s'effaça puis disparut à tout jamais, sans que nous ayons pu en sauver la moindre parcelle.

Le motif de décoration était simple : Ousirtasen était adopté par les dieux Amon, Toutm, Horbehouditi et Ptah-Risambou-I.

Les hiéroglyphes, selon l'usage de l'époque, se marient sans effort aux figures, et leur beauté est si grande que les calligraphes d'antan les pouvaient prendre pour modèles.

Quand nous trouvions, au niveau supérieur, les monuments contemporains ou postérieurs au règne de Thoutmosis III, nous constatons sans exception que partout le nom d'Amon et de ses pères avait été martelé par Amenophès IV.

Les monuments qui gisaient au-dessous de ce niveau, tout au contraire, ne présentaient aucune trace de martelage, de dégradation fanatique, non plus que de restauration subséquente. Bas-reliefs et textes étaient encore à « fleur de ciseau » pour ainsi dire.

Les fragments rencontrés auparavant présentaient la même particularité. Tous ceux découverts ensuite vinrent confirmer cette règle. Ceux qui ont vu les monuments de la Haute-Égypte antérieurs à l'hérésie d'Amenophès IV savent avec quel soin scrupuleux ils ont été mutilés partout où se trouvait le nom ou la figure d'Amon et des dieux associés. Aucune des représentations ou inscriptions visibles alors n'y a échappé. Ceci est un fait connu depuis longtemps sur lequel on peut tabler à coup sûr.

Si donc les monuments récemment découverts à un niveau inférieur à ceux de Thoutmosis III ne portaient pas les traces des martelages d'Amenophès IV, nous étions en droit d'en conclure que, lors du

schisme de Khouniaton, ils devaient être cachés, ou mieux, enfouis sous terre; de plus, puisque les constructions supérieures étaient dîment datées de Thoutmosis III, nous pouvions en déduire que l'enfouissement ne lui avait pas été postérieur et pouvait même avoir été ordonné par ce pharaon.

Restait à préciser la date et la raison des faits que nous venions de constater.

La fouille continua, s'élargit, suivant le niveau inférieur dont nous venions de constater l'existence et la richesse inattendues.

Tout auprès des piliers, mélangé avec eux, nous rencontrions tout d'abord un fragment de bas-relief d'Amenothès I, nous autorisant à croire que ce roi avait travaillé peu ou prou au monument d'Ousiatefan I.

En avançant vers l'est, nous fûmes soudain arrêté par une masse énorme de blocs de beau calcaire blanc entassés les uns sur les autres. Cependant, le sommet était inférieur à la base du mur de Merenptah.

Chaque bloc fut retiré soigneusement du remblai. Toujours une des faces portait un fragment de bas-relief merveilleusement sculpté et peint.

Certains montraient un relief dans le creux rehaussé d'ocre jaune simulant l'or. Dans ce cas, la face n'était pas perpendiculaire par rapport à l'assise, mais, au contraire, faisait avec elle un angle de 83°.

Cette inclinaison, ce *faût*, par rapport à l'assise est un fait constant pour toutes les faces externes. Les fragments que nous retrouvions avaient donc décoré l'extérieur d'un édifice quelconque.

Par contre, d'autres bas-reliefs de grande dimension, décorant parfois la seconde face d'un bloc portant ailleurs des reliefs en creux rehaussés de jaune, parfois seuls, se rencontraient aussi. Mais leur plan à eux était perpendiculaire aux assises. Par conséquent, ils avaient dû faire partie d'un mur intérieur, que les rayons solaires ne frappaient pas directement.

Ce n'est en nous basant que sur ces seules données que nous devions débrouiller le chaos de pierres, au milieu duquel nous nous trouvions alors.

Un à un, chaque bloc, chaque fragment, fut extrait du remblai, remonté au niveau supérieur, classé, rapproché d'un autre, groupé ensuite de façon à pouvoir nous rendre compte de la forme du monument qui sortait de terre.

Dès les premiers jours, nous constatons que cette construction était d'Amenothès I, dont la mémoire et le culte étaient si populaires



Dès l'an prochain, nous pourrions commencer de réédifier à Karnak la porte d'Amenothès I, dont l'existence était inconnue depuis plus de 3000 ans.

Pour clore cette série, nous rencontrâmes encore d'autres bas-reliefs qui vinrent préciser la date à laquelle nos monuments furent volontairement jetés à bas. Un d'entre-eux, en effet, nous fournit une belle image d'Amon absolument intacte, datée de Thoutmosis II.

Il résulte de ce fait que le renversement méthodique des monuments situés dans l'endroit où nous avons fouillé cette année doit donc être attribué soit à Hatshopsitou, soit plutôt à Thotmès III. Nous rechercherons ailleurs les raisons qui poussèrent ce monarque à agir ainsi. Nous les résumerons ici : si l'on compare le niveau des crues du Nil à l'époque de Thoutmosis III, nous constatons qu'il était bien supérieur à celui du temple ancien d'Ousirtasen. Thoutmosis III paraît avoir pris une mesure radicale. Il renversa les monuments bâtis trop bas, les recouvrit de terre et construisit à son tour par dessus.

\*  
\* \*

Je dois signaler un fait que je crois important pour l'histoire de Thèbes et du temple d'Amon.

J'avais, voici quatre ans déjà, en fouillant dans l'espace ruiné situé entre le sanctuaire de granit et le promenoir de Thotmès III, rencontré dans les substructions, au-dessous du niveau de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, un fragment de couteau de silex et des morceaux de vases de pierre dure semblables à ceux que les découvertes récentes donnent comme contemporains des premières dynasties.

J'en ai encore retrouvé cette année dans le remblai employé par Thotmès pour enfouir les monuments antérieurs à son règne. Ils n'ont donc pas été trouvés *en place*, mais proviennent d'une couche profonde de terrain dans laquelle on avait été chercher la matière nécessaire pour couvrir les édifices renversés et rehausser le terrain. J'ai des raisons pour croire que cet endroit n'est autre que le Lac Sacré lui-même. Ils gisaient là, à leur niveau historique et ont été fortuitement déplacés. Je ne saurais m'associer à ceux qui diront peut-être que l'endroit même où je les ai trouvés les montre comme contemporains à Thoutmosis III.

L'étude des silex taillés trouvés en Égypte a fait assez de progrès, les documents sérieux abondent tant aujourd'hui, qu'on peut, dès

aujourd'hui, par comparaison, assigner une date presque certaine à certains d'entre eux plus caractérisés que d'autres.

Quelques-uns de ceux découverts à Karnak, avec des poteries et des fragments de vases de pierre dure bicolore, peuvent être rangés dans cette période dont nous ne faisons que retrouver les premiers vestiges à Hiéaconnopolis, à Nagaddeli, à Abydos et enfin à Saqqarah même, comme M. Maspero vous l'exposait dernièrement.

Ceci, Messieurs, nous ouvre de nouveaux horizons et aura, croyons-nous, d'importantes conséquences.

Nous pensons avoir recueilli les premiers vestiges d'une civilisation thébaine antérieure aux Pyramides. Ils nous permettent d'espérer en trouver d'autres plus considérables, mieux datés. Ce ne sera peut-être pas à Karnak même (où le niveau du sol est trop bas par rapport au fleuve) mais plus loin du Nil, dans la montagne, soit à l'est soit à l'ouest.

Les savants n'ont pas encore recherché ni trouvé la nécropole où dorment les premiers chefs thébains contemporains de ceux d'Hiéaconnopolis, de Nagaddeli, d'Abydos et de Saqqarah. Elle existe cependant. « Je n'en sais pas l'endroit, mais un peu de travail nous la fera trouver ».

Thèbes, où la légende faisait naître Osiris, a une origine tout aussi ancienne que les autres villes saintes d'Égypte. Elle existait dès les premières dynasties. Jusqu'à présent nous ne connaissons de cette civilisation que quelques allusions de textes religieux, les lames de silex et les fragments de vases recueillis à Karnak.

Nous n'avons *pas encore* rencontré de tombes ou de monuments importants. Cependant, ils existent quelque part.

Ce que je dis aujourd'hui paraîtra peut-être fort hardi à d'aucuns. Laissons faire le temps et dans quelques années, quand nos prévisions se seront réalisées entièrement, on trouvera ceci fort simple et naturel.

Il est plus étonnant d'assigner l'origine de Thèbes vers la XI<sup>e</sup> dynastie que de la considérer comme aussi antique qu'Abydos et Memphis.

Les monuments antérieurs à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, sauf les tombes plus ou moins connues, n'existent plus complets, parce qu'ils ont été renversés de propos délibéré par les Pharaons et dans l'endroit où nous avons fouillé cette année par Thoutmosis III, qui a bâti ses édifices au-dessus des constructions qu'il venait de renverser.

Il a été obligé de prendre cette mesure radicale parce que le niveau

du fleuve s'était lentement exhaussé et était devenu supérieur à celui où avaient bâti les Ousirtasen, Amenothès I et même Thoutmosis II.

Si nous considérons le niveau des temples avec celui des crues à l'époque de leur construction, nous constatons que Thoutmosis III n'a pas dû être le seul à agir ainsi. Ramsès III, par exemple, paraît avoir renversé le temple de Khousou, bâti par Montouhotpou.

C'est en fouillant *au-dessous* du niveau des édifices actuels que nous trouverons les monuments qui nous manquent encore pour écrire l'histoire antique de Thèbes.

Au-dessous de la Thèbes des Thoutmosis et des Ramsès, est au moins une Thèbes inconnue qui est enfouie depuis plus de 3.000 ans.

Ses monuments en sont intacts, les documents qu'ils nous fourniront sont encore inconnus.

Les dynasties se sont succédé, les révolutions, les invasions, les religions, les peuples ont passé sur les quelques mètres qui la recouvraient sans même en soupçonner l'existence.

Les années qui suivront celle-ci commenceront à nous révéler l'aïeule de la Thèbes actuelle tout aussi grande, tout aussi belle et peut-être mieux conservée que celle que nous connaissons.

C'est un champ nouveau, dont nous ignorons l'étendue, qui s'ouvre devant nous, mais dont, par les premières gerbes, nous pouvons apprécier la riche moisson qu'il est donné au Service des Antiquités d'y récolter.

G. LEGRAIN.